

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

INSERCTIONS

Adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Tout le correspondant doit être dirigé au Directeur.

Les manuscrits ne sont pas rendus. La responsabilité de la Coopération est assurée.

ABONNEMENTS

	Monter	Campaga
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20 or	
Trois.....	3.00 » 3.50 »	
Six.....	5.50 » 6.50 »	
Un an.....	10.00 » 12.50 »	
Nombre du jour.....	\$ 0.06	
» ancien.....	0.10	

Les abonnements partent du 1er. o du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

NATALITÉ ET MORTALITÉ

On calcule la natalité d'un peuple, disent les dictionnaires, en divisant le nombre annuel de ses naissances par le chiffre annuel de sa population. Ce calcul, pour ce que j'appellerai l'année partielle 1895-1896, vient d'être établi en France, et il paraît que cette fois encore il a donné de sursurprenants résultats.

L'enfant ne va plus, ou plutôt c'est sa fabrication. Il semble que l'on en ait assez de se reproduire. La France se désintéresse de plus en plus de la propagation de l'espèce humaine. Elle économise le sang gallo-romain. Est-ce bien le moment, je vous le demande?

D'abord, il y a les colonies, car si, depuis Jules Ferry, notre politique extérieure a cessé d'être casanier, puis-elle crée au loin, en Asie, de petites France, il y faut, tirifaut, de petits Français, car, dans son corbillon, qu'y met-on?

Ensuite, il faut parer à la guerre future, dont le spectre plane sur l'Europe, et qui est annoncée par les prophètes pour la fin de ce siècle ou le commencement de l'autre, soit avant, soit après l'Exposition universelle. Sans doute, elle n'aura peut-être point lieu, cette guerre exterminatrice, et la grande révolution sociale, beaucoup mieux encore que l'alliance russe, en libérerait-elle le genre humain épouvanté. Mais quoi qu'il arrive, il faut se tenir prêts à servir à la Gorgone notre part de chair à canon et les mamans sont invitées à la fournir d'ores et déjà, à coups de baisers.

Il est sensible qu'elles y répugnent, s'il faut en croire les statistiques et les calculs de proportions entre la population et les naissances annuelles. A cela, que dire et que faire? Les femmes ont une manière à elles d'exprimer leurs opinions politiques qui vaut tous les votes de la terre. Aristophane nous en a depuis longtemps avisés par sa comédie fameuse où l'on voit une République réduite à merci par le chômage d'amour auquel ses citoyens sont condamnés par leurs citoyennes. Là où la femme se refuse, tout le mécanisme social s'arrête, puisque les sociétés sont à base de reproduction. Si le beau sexe était sage, il bornerait à cette loi tout le programme de la revendication féminine, ceci dit entre parenthèses.

Quoi qu'il en soit, la natalité décroît et le grand cri fatidique: «On ne fait plus d'enfants!» s'est élevé des remparts de la ville. Plus dédaigneuse encore de ses devoirs que sa sœur athénienne et que son modèle antique, la Lysistrata moderne enfourche la bicyclette au seuil du gynécée et s'enfuit vers les saules, des saules pleureurs cette fois, quand elle ne passe pas en podoscaphe dans les îles lesbiennes, et le jeune Eros perd ses flèches, qui tombent dans l'amertume de la mer.

Mais ce sont là plutôt les effets que les causes, et il faut expliquer autrement ce déplorable antagonisme des deux sexes qu'Alexandre Dumas fils, et ce sera sa gloire, a le premier signalé, par son œuvre, à l'attention des moralistes.

Cet antagonisme est aujourd'hui indubitable. Il s'exprime de tous côtés et dans tous pays, par la voix même des poètes, qu'on ne s'attendait pas à voir ainsi lâcher l'Amour. La femme

et l'homme actuels se haïssent et, à bien regarder, Henri Ibsen n'est pas autre chose que le Shakespeare de cette haine. Toute son œuvre préconise le désenchantement conjugal et y conclut. Comme tous les vrais génies, d'ailleurs, celui-ci est né et venu à temps pour dire ce qu'il avait à dire et, s'il mâche encore les mots, il ne mâche déjà plus les types.

L'homme et la femme ne s'aiment plus et ils se deviennent durs l'un à l'autre. Je frémis d'être obligé de l'écrire de la plume française que je tiens mais s'il n'y avait pas la question d'argent et la loi d'héritage dans les familles, ce n'est même plus à la rareté des enfants que nous en serions, mais à la carence absolue et Maltus passerait la main à Onan.

Si vous voulez savoir à présent quel est l'auteur responsable et le propagateur centenaire de cette brouille entre les deux sexes, ne cherchez pas: c'est le code.

Assurément, c'est le Code, et ce n'est que lui. Tous les éléments de la discorde fermentaient, dès sa promulgation, dans les iniques et absurdes articles qui fixent la filiation, l'hérédité, le droit civil du nouveau né et lui hiérarchisent son identité. Tout vient de ce qu'une table des lois, sois-disant démocratique, admet encore, comme une simple féodalité, la distinction entre l'enfant dit légitime et l'enfant dit naturel. Du moment qu'un Code, et un Code libéral surtout, consent à ce qu'on appelle la bâtardise, l'enregistreur et officialise, la reproduction est atteinte dans sa source vive, soit dans la fontaine même de l'amour.

Car les femmes, elles, ne la reconnaissent pas, la bâtardise, et les mères ne savent ce que c'est, quand on présente à leur premier sourire d'éventrée le petit être humain, sans tache et sans barre, qu'elles viennent de fleurir dans le sang, les larmes et les cris. Hélas! mon empereur, c'est leur enfant, rien de plus ni de moins, et qu'elles l'aient fait avec la permission du maire et la bénédiction du curé, elles l'ont fait et mis au jour de la même manière et pour les mêmes raisons que les font celles qui se passent de ces autorités sur la botte de foin sacrée.

Comment, depuis cent ans, veut-on que les femmes s'y reconnaissent entre la loi de la nature et la loi de Napoléon, puisqu'elles sont, ces lois, en contradiction mortelle et s'annihilent l'une l'autre? Tu feras ton enfant d'une certaine manière, leur prescrit le Code, avec ou sans amour, et n'importe, et sur un sac d'écus autant que possible, afin que je lui permette de porter un nom et que je l'autorise à être libre et heureux. Fais-le où tu voudras, leur ordonne la nature, avec qui le plaisir le mieux sur la laine ou sur le gazon, et ne l'inquiète que de donner un homme de plus au genre humain. L'Amour est le contrepoids de la Mort, et la femme est honnête et bête qui se sert à maintenir l'équilibre entre la destruction permanente et la création éternelle.

Elles ne savent plus à qui entendre. Qu'est-ce que c'est que cette cité qui marchande la naissance des citoyens que la femme lui fournit, et qui les trie par mode de brevet de vie? Qu'est-ce que cette armée qu'elle exige de la chair à canon autorisée, et demande des moutons légitimes pour

la boucherie? De la viande de première qualité alors, et sans réjouissances? Que dis-je, de la viande bête! Qu'est-ce que c'est que cette demoiselle fuyante qui ne veut que des pattes blanches pour les votes de ses urnes? Qu'est-ce que c'est que ce peuple qui fonctionnarise encore dans l'œuvre de chair?

Tout le mal vient de là, soyez-en sûrs, et la dépopulation n'a point d'autre cause. La femme ne sait plus ce qu'on lui veut, et elle attend qu'on lui fixe son rôle de mère. Sa fécondité est une question indécise, où les législateurs se prennent aux cheveux. Le mariage, système basé sur une dot, et des combinaisons d'héritage où l'attrait des sexes et le triomphe de la beauté n'ont rien à voir, est à contresens flagrant des intérêts de l'espèce. Tel qu'on le pratique, il a tué jusqu'à la famille, son expression directe, et il n'est plus qu'un jeu de notaires.

En y réfléchissant, vous trouverez dans ce désaccord centenaire du Code et de la nature les raisons de l'antagonisme croissant des filles d'Adam contre les fils d'Eve, et celles aussi, par conséquent, de la diminution de la natalité. La société actuelle est trop difficile sur la qualité des enfants que la nature lui fabrique et dont elle la pourvoit, et la plus belle fille du monde... s'enfuit en vélocipède.

Emile Bergerat.

ACCIDENT A L'OPERA

Une femme tuée — Deux blessés

Paris, 21 mai 96.

Un terrible accident qui a causé la mort d'une femme et fait deux blessés, s'est produit hier soir, à l'Opéra, pendant la représentation d'*Hellé*.

Un des poids en fonte, masse énorme pesant pas moins de 700 kilos, qui soutient le lustre, s'est tout à coup détaché, a crevé la partie en retrait de la coupole et est venu s'abattre sur la quatrième galerie où se trouvaient de nombreux spectateurs. Une pauvre femme a été écrasée. Deux personnes, qui étaient à ses côtés, ont été blessées.

Il était neuf heures moins quelques minutes. M. Delmas et Mme Rose Caron étaient en scène, et Delmas-Gaithier se disposait à enlever Caron-Hellé.

Depuis quelques instants, les spectateurs placés à l'amphithéâtre des quatre étages de face avaient leur attention attirée par un crépitemment léger qu'ils entendaient au-dessus de leurs têtes, dans les combles du théâtre.

Soudain, un bruit plus fort arriva jusqu'à eux, et comme un mur que trouerait un obus, le plafond creva sous une masse énorme et une forme conique, en fonte, parut dans la brèche et, avec un bruit terrible, vint s'abattre au milieu des spectateurs.

Il n'y eut qu'un cri aux galeries supérieures de l'Opéra: — C'est une bombe!

Une poussière de plâtres envahit tout l'amphithéâtre et des étincelles, puis des flammes apparurent.

Tout le monde fut debout dans la salle, se demandant ce qui venait de se passer.

Les artistes s'étaient tus avec l'or-

chestre, on crut qu'une explosion venait de se produire à la quatrième galerie.

ECRASÉE

A l'amphithéâtre, l'émoi était à son comble; nombre de spectateurs, des femmes surtout, s'étaient élancés vers les issues, criant, gesticulant, poussant tout devant eux.

La masse de fonte était tombée sur les fauteuils situés à droite de l'allée centrale, à la hauteur de la quatrième travée. Le poids, d'une hauteur d'un mètre cinquante environ, en forme de cloche, avait écrasé les fauteuils et disparaissait au milieu de débris provenant des combles, pierres, bois et lattes de fer tordues. Hélas! sous ce poids de 700 kilos gisait une femme dont on voyait à moitié du corps et les jambes. Des gardes républicains et un gardien de la paix, aidés de plusieurs spectateurs revenus de leur premier effroi, dégagèrent la malheureuse.

La masse de fer était brûlante et comme électrisée. Ils ne purent l'ébranler tout de suite. Enfin, après quelques efforts, ils parvinrent à la soulever et à retirer la victime de dessous ce poids énorme.

La malheureuse était broyée, le bassin écrasé, une profonde blessure au crâne et une jambe fracturée.

Au moment où on allait transporter la défunte dans le couloir, un cri retentit. Une femme, jeune, qu'on avait relevée évanouie et qui venait de revenir à elle s'écria: — Mamant! c'est ma mère qui a été écrasée!

On empêcha la jeune femme de voir le cadavre mutilé de sa mère, et des ouvrières emmenèrent la pauvre fille qui sanglotait.

Il y avait d'autres blessés; une dame qui avait été blessée à la jambe droite, profondément, et un autre spectateur, un cocher, qui avait été contusionné à la jambe et avait reçu une commotion violente.

Les gardes républicains, sur l'ordre de M. Martin, commissaire de police, qui était de service au théâtre, transportèrent le corps de la victime dans le poste de police situé derrière, dans les bâtiments de l'Opéra. Le cadavre fut posé sur une civière et recouvert d'une toile.

LES SECOURS

Il y avait à peine un quart d'heure que l'accident s'était produit que les pompiers accouraient de toutes les directions, de Château-Landon, de la rue Blanche et de l'état-major. Il n'y avait plus de feu, que des étincelles qui s'échappaient encore du trou béant fait dans la coupole.

Inutile de dire que la représentation a été interrompue après ce terrible accident. La salle s'est vidée doucement et les spectateurs des premières places sont restés longtemps dans les couloirs et au contrôle à demander ce qui s'était exactement passé.

Devant le poste de police une foule compacte s'est bientôt massée, des hommes en habit et des dames en grande toilette qui essayaient de savoir s'il y avait plusieurs victimes.

A la pharmacie Sauvage, rue Scrib, plusieurs personnes contusionnées ou seulement étonnées ont reçu des soins.

Bientôt arrivait au poste le préfet de police, M. Lépine, qui interrogea les gardes républicains qui étaient de

service à la quatrième galerie au moment de l'accident.

L'un d'eux nommé Levêque, qui était debout auprès des fauteuils, quand le poids est tombé, a pu donner quelques explications.

Enfin, M. Gailhard, directeur de l'Opéra, est venu au poste et a expliqué ce qui a dû se passer.

LE POIDS DU LUSTRE

L'énorme lustre central de l'Opéra qui est éclairé par l'électricité, est soutenu par six câbles en acier au bout desquels pendent des poids de 700 kilos.

Au-dessus du lustre, traversant les deux étages de combles, se trouve une cheminée d'appel dans laquelle passent et les fils électriques conducteurs de la lumière et les câbles en acier qui maintiennent le lustre.

Un des fils électriques dénudé de son enveloppe anti-conductrice a pris contact avec un câble qui lentement a rougi et brûlé.

Combien de temps? on ne sait. Ce qui est certain, c'est que le dit câble au bout duquel pendait le poids de 700 kilos a fini par se rompre sous l'effet de la chaleur. Cette masse de fonte lâchée a crevé d'abord un plancher, puis la coupole. Elle s'est abattue sur le quatrième rang de l'amphithéâtre des quatre étages.

On a vu à ce moment le lustre s'abaisser légèrement. Il n'y avait aucun danger qu'il tombât. Cinq poids encore de la dimension de celui qui venait de céder le maintenaient en l'air.

Voilà les explications qui, hier soir, ont été données sur ce terrible accident.

L'IDENTITÉ DE LA VICTIME

La pauvre femme tuée dans les circonstances que nous venons de raconter s'appelle Claudine Tispat, femme Chaumet, âgée de cinquante-six ans, concubine, impasse Briare, rue Rochecouart, n° 7.

Elle était venue à l'Opéra avec sa fille. Celle-ci après l'accident, n'ayant pas la certitude que sa mère eût été tuée, est rentrée chez elle prévenir son père. Elle est revenue avec lui et tous deux ont été conduits auprès du cadavre, qui était étendu sur une civière dans le poste de l'Opéra.

La scène a été poignante. M. Chaumet a pris le cadavre dans ses bras pendant que Mme Chaumet embrassait le visage de la morte.

Une voiture des Ambulances urbaines a emmené le corps au domicile de la défunte.

La spectatrice blessée à la jambe est Mme Scentot, épicière, demeurant rue de l'Arcade, n° 12. Après avoir reçu des soins, elle a été reconduite à son domicile. Le second blessé, légèrement celui-là, est M. Urvoix, cocher, rue de Berry. Il a reçu surtout une commotion très forte dans la tête. Pendant plus d'une heure il est resté sans force; incapable de se mouvoir.

M. Guéhin, commissaire de police du quartier, a été chargé par M. Lépine de poursuivre l'enquête.

LES TÉMOINS IMMÉDIATS DE L'ACCIDENT

Deux jeunes gens, MM. Gauchelin et Blanc, qui occupaient à l'Opéra les fauteuils n° 118 et 120 du troisième rang de la quatrième galerie, sont venus, à peine remis de leur émotion, nous faire le récit du terrible danger auquel ils avaient échappé par miracle.

«Je veux Attilio, et vous me le donnerez».

Alors, mon père a eu une colère épouvantable, m'accablant d'injures, me menaçant du poing, criant que, s'il m'avait fait la tête aussi dure que la sienne, il la briserait. Et, tout d'un coup, il s'est tourné furieusement vers ma mère, silencieuse et ennuyée en disant: «Eh! donnez-le lui donc son Attilio, pour qu'elle nous fiche la paix»... Oh! ce que je suis content, ce que je suis content!

Pierre et Benedetta ne purent s'empêcher de rire, tellement son visage de vierge, d'une pureté de lis, exprimait une joie innocente et céleste. Et elle partit enfin, en compagnie de la femme de chambre, qui l'attendait dans le premier salon.

Dès qu'ils furent seuls, Benedetta fit rassoir le père.

— Mon ami, c'est un conseil pressant qu'on m'a chargée de vous donner... Il paraît que le bruit de votre présence à Rome se répand et qu'on fait circuler sur vous les histoires les plus inquiétantes. Votre livre serait un appel ardent au schisme, vous même seriez qu'un schismatique ambuleux et turbulent, qui, après avoir publié son œuvre à Paris, se serait empressé d'accourir à Rome pour la lancer, en déchirant tout un affreux scandale autour d'elle... Si vous tenez toujours à voir Sa Sainteté pour plaider votre cause, on vous conseille donc de vous faire oublier, de disparaître complè-

La malheureuse femme qui a été tuée se trouvait avec sa fille immédiatement derrière ces deux spectateurs. Pendant la durée du premier acte, Gauchelin fit à M. Blanc la remarque que la lumière scintillait.

— C'est agaçant... cela fait mal aux yeux... dit-il.

Presque aussitôt, M. Gauchelin se sentit saisir par le bras, il se dégagea instinctivement et un bruit formidable se produisit.

L'énorme masse du contrepoids venait de s'abattre sur Mme Chaumet. A l'instant suprême, la main crispée de la malheureuse s'était cramponnée au bras de la personne qui se trouvait devant elle.

En une seconde, tous les spectateurs de la galerie étaient debout. Du trou béant produit dans le plafond par la chute du contrepoids s'échappaient des étincelles.

Au feu!... au feu!... cria quelqu'un. Pendant quelques secondes, personne ne soupçonnait l'atroce vérité, tous les regards étaient fixés vers la coupole.

Ce ne fut d'ailleurs qu'un éclair. — Il y a une femme tuée... Oh! la malheureuse...

Mlle Chaumet s'était dressée épouvantée, criant les yeux hagards, la figure décomposée: — Ma mère!... ma mère!... où est-elle?

La vérité lui apparut tout à coup horrible: — Mon Dieu!... oh! mon Dieu!... ma mère, dégagez-la... dégagez-la... Sa voix s'élevait dans la gorge... Une scène déchirante se produisit.

Les spectateurs, dans l'impossibilité de porter secours à la victime, s'efforcèrent d'éloigner la jeune fille du corps de sa mère qui ne formait plus qu'un horrible amas de chairs sanglantes.

LA CATASTROPHE D'ADELIA

Mostaganem, 17 mai.

Au dire de plusieurs personnes autorisées, la part de responsabilité de l'inspecteur de la Compagnie pourrait être grosse de conséquences dans cette épouvantable collision. En tout cas, l'opinion publique est unanime à pallier la faute, évidente cependant du chef de gare Dervaut, littéralement surmené depuis quelque temps; mais elle n'est pas tendre pour l'état-major de la Compagnie.

Il est vraiment étrange que sur le réseau algérien on voie encore circuler des voitures comme celle qui renfermait les malheureux officiers tués et dont la mise en service remonte au moins à trente ans. Pourquoi également le matériel n'est-il pas pourvu de freins à air comprimé? Cette lésinerie pourrait coûter cher dans le cas récent.

Un détail rétrospectif et vraiment poignant, qui m'a été raconté par le témoin lui-même, le sergent Omar.

Après la collision d'Adelia, le capitaine Delebecque, gisant à terre, la poitrine ouverte, reconnut soudain le sergent, l'appela d'une voix faible et lui remettait la somme de 650 francs qu'il avait dans son porte-monnaie, il l'embrassa en le priant d'écrire aussitôt à Mme. Delebecque ce qui venait de se passer, lui faisant promettre de

tement pendant deux à trois semaines.

Pierre écoutait dans la stupeur. Mais on finit par le rendre enragé mais on la lui donnerait, l'idée du schisme, d'un scandale justicier et libérateur, en le promenant ainsi d'échec en échec, comme pour user sa patience, il eut un geste de lassitude. A quoi bon, devant cette jeune femme, qui certainement, était sincère et affectueuse?

— Qui vous a prié de me donner ce conseil?

Elle ne répondit pas, se contenta de sourire. Et il eut une brusque intuition.

— C'est monsieur Nani, n'est-ce pas?

Alors, sans vouloir répondre directement, elle se mit à faire un éloge ému du prélat. Cette fois, il consentait à la diriger dans l'interminable affaire de l'annulation de son mariage. Il en avait conféré longuement avec sa tante, dona Serafina, qui venait justement de se rendre au palais du Saint-Office pour lui rendre compte de certaines premières démarches.

(A suivre.)

33 EMILE ZOLA

ROME

Il revenait de nouveau la saleté immonde, où tant de créatures se gâtent, cette abominable injustice sociale qui condamne le plus grand nombre à une existence de bêtes maudites, sans joie, sans pain. Et comme ses regards remontaient encore vers les fenêtres du Vatican, il songea, en croquant voir se lever une main pâle, derrière les vitres, à cette bénédiction papale, que Léon XIII donnait de si haut, par-dessus Rome, par-dessus la Campagne et les monts, aux fidèles de la chrétienté entière. Et cette bénédiction lui apparut tout d'un coup désolée et impuissante; puisque depuis tant de siècles elle n'avait pu supprimer une seule des douleurs de l'humanité, puisqu'elle n'arrivait même pas à faire un peu de justice pour les misérables qui agonisent là, en bas, sous la fenêtre.

IX

Ce soir-là, au crépuscule, comme Benedetta avait fait dire à Pierre qu'il désirait lui parler, il descendit et la trouva dans son petit salon, en compagnie de Celia, causant toutes deux sous le jour finissant.

— Tu sais que j'ai vu, votre Pierina, s'écriait la jeune fille, justement comme il entrait. Oui, oui, et avec Dario encore; ou plutôt elle devait le guetter, l'apercevoir qui l'attendait, dans une allée du Pincio, et il lui a souri. J'ai compris tout de suite... Oh! quelle beauté!

Benedetta s'éleva doucement de son enthousiasme. Mais un pli un peu douloureux attristait sa bouche; car, bien que très raisonnable, elle finissait par souffrir de cette passion que qu'elle sentait si naïve et si forte. Que Dario s'amusât, elle le comprenait, puisqu'elle se refusait à lui, qu'il était jeune et qu'il n'était pas dans les orbes de la jeunesse, elle craignait qu'il ne s'oubliât, la fleur de beauté exsangue tout. Aussi avouait-elle le secret de son cœur, en détournant la conversation.

— Asseyez-vous, monsieur l'abbé... Vous voyez, nous sommes en train de médire. Mon pauvre Dario est accusé de mettre à mal toutes les beautés de Rome... Ainsi, on raconte qu'il faut voir en lui l'heureux homme qui offre les bouquets de roses dont la Tonietta promène la blancheur au Corso, depuis quinze jours.

Celia aussitôt se passionna. — Mais c'est certain, ma chère! D'abord, on a douté, on a nommé le petit Pontecorvo et Moretta, le lieutenant. Et les histoires marchaient, tu penses... Aujourd'hui, tout le monde sait que le coup de cœur de la Tonietta est

Dario en personne. D'ailleurs, il est allé la voir dans sa loge, au Costanzi.

Et Pierre, en les entendant causer se souvint de cette Tonietta, que le jeune prince lui avait montrée, au Pincio, une des rares demi-mondaines dont la belle société de Rome se préoccupait. Et il se rappela aussi la galante particularité qui rendait celle-ci célèbre, le caprice désintéressé qu'elle prenait parfois pour un amant de passage, dont elle s'obstinait dès lors à n'accepter chaque matin qu'un bouquet de roses blanches; de sorte que, lorsqu'elle apparaissait, au Corso, pendant des semaines souvent, avec ces roses pures, c'était parmi les dames de la bonne compagnie tout un émoi, toute une ardente curiosité, en quête du nom de l'homme élu et adoré. Depuis la mort du vieux marquis Manfredi, qui lui avait laissé son petit palais de la rue des Mille, la Tonietta était réputée pour la correction de sa toilette, la riche simplicité de sa toilette, que déparaient seuls ses chapeaux un peu extravagants. Il y avait près d'un mois que le riche Anglais qui l'entretenait était en voyage.

Elle est très bien, elle est très bien, répéta Celia avec conviction, de son air candide de vierge qui ne s'intéressait qu'aux choses de l'amour. Et jolies, avec ses grands yeux doux, oh! pas belle comme la Pierina, non, cela est impossible; mais jolies à voir, une vraie caresse pour la regard!

D'un geste involontaire, Benedetta

la sembla écarter la Pierina de nouveau; et, quant à la Tonietta, elle l'acceptait, elle savait bien qu'elle était une simple distraction, la caresse d'un moment, ainsi que le disait son amie.

— Ah! reprit-elle en souriant, mon pauvre Dario qui se ruine en roses blanches! Il faudra que je le plaigne un peu... Elles finiront par me le voler, elles ne me le laisseront pas, pour peu que nos affaires tardent à s'arranger... Heureusement, j'ai de meilleures nouvelles. Oh! l'affaire va être reprise, et ma tante est sortie justement pour ça.

Et, comme Celia se levait, au moment où Victorine apportait une lampe, Benedetta se tourna vers Pierre, qui se mettait également debout.

— Restez, il faut que je vous parle. Mais Celia s'attarda encore, se passionnant maintenant pour le divorce de son amie, voulant savoir où en étaient les choses et si le mariage des deux amants aurait bientôt lieu. Et elle l'embrassa enfin éperdument.

— Alors, tu as l'espoir désormais, tu crois que le Saint-Père te rendra ta liberté? Oh! ma chérie, que je suis heureuse pour toi, comme ça sera gentil quand tu seras avec Dario!... Moi, ma chérie, je suis de mon côté très contente, parce que je vois bien que mon père et ma mère se lassent de mon entêtement. Hier encore, je leur ai dit, tu sais de mon petit air tran-

